

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Colonel House

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20



XI

L'événement de la semaine qui suivit fut la découverte que fit Louis Barnier au sujet du rendement maximum de son moteur. La modification essentielle qu'il avait tant cherchée sans la trouver s'imposa à son esprit avec la netteté d'une évidence à un moment où il n'y pensait plus. Il la nota, établit ses calculs sur des bases nouvelles et soumit ses devis à M. Girard qui, transporté de joie et d'admiration, mobilisa ses meilleures équipes de tourneurs, de mécaniciens et d'ajusteurs pour en avoir au plus tôt la réalisation effective.

Le jeudi matin, le premier moteur transformé fut mis en mouvement à l'atelier même. Le changement qui le simplifiait augmentait sa puissance d'un tiers et assurait avec une régularité surprenante l'accroissement ou la diminution de la vitesse.

On le transporta aussitôt à Buc pour l'adapter à un appareil d'essais et il fut expérimenté par Lucien Barnier de la façon la plus satisfaisante.

Alors M. Girard eut, lui aussi, sa trouvaille.

Il improvisa pour le dimanche suivant un grand déjeuner-promenade à Etampes où des expériences sensationnelles auraient lieu devant ses invités. Ce serait la journée du moteur Barnier qu'on lancerait ensuite à grand fracas pour la rentrée en scène de M. Fortier, retour d'Allemagne.

L'ingénieur, au lieu de se trouver grisé par un succès aussi complet qu'inattendu, reprit au contraire son équilibre ordinaire. Il était dans ses habitudes de réussir. Un échec, même momentané, le troublait et lui enlevait avec son assurance le meilleur de ses moyens. Il lui suffit d'une minute de réflexion à tête reposée pour juger qu'il avait gravement compromis la chance qu'il avait eue un moment de se faire aimer.

Dans la journée Louis Barnier ne put réussir à trouver un instant Suzanne seule à son bureau ; mais, le soir, un hasard inespéré le servit. A l'heure où la jeune fille venait faire sa visite quotidienne, M^{me} Barnier n'était pas encore rentrée. Ce fut lui qui alla ouvrir. Il fut très franc, très loyal :

— Je suis seul, mais de grâce, mademoiselle Suzanne, restez.

Elle répondit avec une simplicité déconcertante :

— Pourquoi m'en irais-je ?

Quand ils eurent pris leur place habituelle à côté l'un de l'autre, Louis dit en hâte d'un air grave :

— Il y a quelque chose de changé entre nous, une contrainte, une gêne, un froid, cela se voit, cela se sent.

Suzanne, avec la vision très nette de la situation, se résigna à l'explication qu'elle eût préféré éviter.

— Où voulez-vous en venir ? fit-elle.

Il balbutia :

— Si vous saviez comme je suis malheureux ! Elle parut étonnée.

— Pourquoi vous plaignez-vous ? Tout vous sourit au contraire.

— Doutez-vous de mes sentiments ?

— Lesquels ?

— Suzanne, murmura-t-il d'une voix émue, je vous aime.

Elle secoua la tête.

— Vous vous leurrez ! Il n'en est rien. Vous

êtes le jouet d'une illusion et je suis heureuse de pouvoir vous détromper.

Le jeune homme perdit la tête.

— Ne me refusez pas tout espoir, implora-t-il.

Suzanne fut franche et dit avec une froideur voulue :

— Ne comptez pas sur moi, vous iriez au-devant d'une déception. Cherchez ailleurs. Faut-il que j'aie des yeux pour vous ?... En vous adressant à Raymonde Langlois, par exemple, vous auriez toutes les chances d'être bien accueilli et M^{me} votre mère n'aurait pas à se plaindre de la dot.

Contrarié dans son inclination qu'il jugeait sincère, Louis Barnier, les traits contractés par une douleur réelle, fixait sur Suzanne des yeux égarés. Il y avait dans son observation une part si vraie que les mêmes arguments avaient été invoqués par M^{me} Barnier et que lui-même les avait combattus avant de se résoudre à tenter sa démarche. Et voilà que son penchant redoublait au moment où l'objet de son amour se déroba à jamais. Il balbutia au comble de l'émotion :

— Si j'ai pris la liberté de vous dévoiler mes sentiments c'est que j'y suis autorisé par le succès. Demain je serai riche.

Saisissant au vol la transition qui allait lui permettre de faire dévier la conversation, Suzanne s'écria la voix radoucie :

— Je me réjouis de tout mon cœur de votre belle réussite, monsieur Barnier, et je vous félicite.

Elle ajouta avec aménité :

— Si je ne puis répondre à vos sentiments je vous garde toutes mes sympathies. J'ai fait des vœux ardents pour votre triomphe, car j'ap-



précie votre mérite. J'irai plus loin : je souhaite que nos relations restent cordiales. Soyez raisonnable. Il faut que nous puissions continuer à nous voir en amis.

Comme il restait troublé et silencieux, elle se leva.

— Vous m'excuserez auprès de M^{me} votre mère, dit-elle.

Et simplement, comme elle le faisait chaque soir, elle se retira de son pas tranquille.

En poussant la porte du palier elle surprit M^{me} Barnier immobilisée dans la pose indéniable d'une personne aux écoutes. Suzanne ne s'y méprit pas car, malgré sa force d'âme et l'empire qu'elle savait prendre sur elle-même, la mère de l'ingénieur se trahit par ces gestes spontanés faits pour donner le change et qui prêtent à rire parce qu'ils sont tardifs. La jeune fille était trop indépendante pour n'en pas paraître amusée et l'embarras de sa voisine s'en accrut jusqu'à lui faire perdre le sentiment de la mesure.

— Je vous trouve plus gaie que d'habitude, ce soir, Mademoiselle, observa M^{me} Barnier d'un air pincé.

Mais Suzanne était trop bien élevée pour la suivre sur ce terrain.

— Je désespérais de vous voir, de là ma joie, Madame, fit-elle.

Le plaisir annoncé n'était pas suffisant toutefois pour la faire revenir sur ses pas. Elle fit un crochet et courut se réfugier dans son appartement. Là elle ne tarda pas à entendre un bruit

confus de voix accélérant apostrophes et ripostes. Une discussion très vive venait de s'engager entre la mère et le fils.

Impérative la mère interrogeait et exigeait des réponses précises.

Sous l'empire de la passion et de la colère Louis répondait avec une audace et un courage inusités. Tous deux haussant le ton, Suzanne ne perdit pas un mot de la querelle.

Malgré les interruptions, les sarcasmes et les objurgations de sa mère, Louis avouait son amour et plaidait sa cause avec beaucoup d'énergie.

Ce fut sans émotion qu'elle entendit le jeune homme faire d'inutiles frais d'éloquence à propos d'une partie perdue. Ce fut sans colère qu'elle écouta les insinuations malveillantes de M^{me} Barnier à son égard. Des qualificatifs tels que : aventurière, mijaurée, hypocrite, sournoise et autres aménités du même genre lui parurent pleins de saveur venant de celle qui eût pu être sa belle-mère. Avant de s'endormir, elle énuméra les mille chances d'ennuis, de blessures d'amour-propre, d'humiliations qu'elle évitait en refusant de se prêter aux projets de l'ingénieur. Qu'on lui fit payer sa pauvreté si cher ; quel supplice !... Et elle s'endormit d'un sommeil paisible.

A Etampes, l'invitation improvisée par M. Girard eut le plus éclatant succès. C'est que, sur ce plateau incomparable où l'océan atmosphérique s'élève de la terre sans qu'aucun obstacle encombre son fond plat, allaient évoluer les oiseaux les plus rapides du monde et les invités qui, tous, consacraient leur activité aux industries de la guerre étaient à même de mesurer la portée des expériences qui allaient être effectuées devant eux.

Un temps de rêve, sans un souffle d'air, sans un nuage, équilibre rare qui allait donner aux résultats toute leur valeur. A perte de vue la Beauce développait vers Orléans et vers Chartres ses guérets uniformes sous un ciel éclatant.

Jusqu'à midi Lucien se prodigua, pilote merveilleux, tandis que son frère Louis et M. Girard, chronomètre en main, prenaient des notes.

Le moteur modifié de Louis Barnier était une merveille.

Vingt fois Suzanne surprit chez l'ingénieur transfiguré par le succès le désir ardent de se rapprocher d'elle. Laisant de côté le sans-gêne un peu garçonnier qu'elle avait emprunté

à la mode américaine si commode pour une jeune fille honnête et seule, elle avait repris la rigide tenue provinciale d'une pensionnaire bien élevée qui, ne s'appartenant pas encore, est condamnée à une réserve absolue et elle ne sortait pas de l'ombre de son protecteur.

M^{me} Barnier, transportée par la froideur inespérée et presque hostile que Suzanne témoignait à son fils, prit la jeune fille à part pour lui exprimer sa reconnaissance.

— Je ne saurais trop vous féliciter, ma chère enfant, de votre discrétion et de votre irréprochable tenue. Vous n'avez pas l'ombre d'une coquetterie.

Elle parlait lentement, à voix basse et tâchait de deviner si l'impression produite était conforme à ce qu'elle attendait. Le sourire de la jeune fille était impénétrable.

Suzanne comparait ces éloges de sucre et de miel aux injures felleuses tombées le jeudi soir de la même bouche, aussi s'empressa-t-elle d'aller retrouver M. Girard qui, du reste, semblait l'attendre et ne la quitta plus.

En rentrant, elle eut une grande joie. Une dépêche de Suisse prévenait son protecteur que M. Fortier serait libéré le lendemain soir à Bâle.

Le retour si longtemps attendu de son père ne pouvait se produire avec plus d'à-propos.

Au moment où, par un acte réfléchi de sa volonté, elle se condamnait à un isolement plus étroit, celui dont la présence était indispensable à son bonheur revenait prendre sa place au foyer.

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 28 Novembre au 5 Décembre

LES ARMÉES ALLIÉES FOULENT LE TERRITOIRE ALLEMAND



EST le 1^{er} décembre que les troupes françaises, américaines et britanniques ont franchi la frontière dans leurs secteurs respectifs et pénétré en territoire allemand. L'occupation de la rive gauche du Rhin et des trois têtes de pont de Mayence, Coblenze et Cologne doit être achevée avant le 17 décembre. L'article de l'armistice qui reçoit la son exécution est trop important pour que nous ne le citions pas *in extenso* :

« ARTICLE 5. — Evacuation des pays de la rive gauche du Rhin par les armées allemandes.

» Les pays de la rive gauche du Rhin seront administrés par les autorités locales sous le contrôle des troupes d'occupation des alliés et des Etats-Unis.

» Les troupes des alliés et des Etats-Unis assureront l'occupation de ces pays par des garnisons tenant les principaux points du passage du Rhin (Mayence, Coblenze, Cologne) avec en ces points des têtes de ponts de 30 kilomètres de rayon sur la rive droite et des garnisons tenant également des points stratégiques de la région.

» Une zone neutre sera réservée sur la rive droite du Rhin, entre le fleuve et une ligne tracée parallèlement aux têtes de pont et au fleuve et à 10 kilomètres de distance depuis la frontière de Hollande jusqu'à la frontière de la Suisse.

» L'évacuation par l'ennemi du pays du Rhin (rive gauche et rive droite) sera réglée de façon à être réalisée dans un délai de seize nouveaux jours, soit trente et un jours après la signature de l'armistice. »

Avant que les troupes alliées n'entrent en Allemagne, le maréchal Foch a fait afficher, dans toute la région qui va être occupée, une proclamation par laquelle il annonce cet événement aux populations et les invite à observer envers les occupants l'attitude que leur commande la situation.

Aucun conflit ne paraît d'ailleurs devoir surgir entre les Boches et les alliés : l'occupation s'exécute sans incidents. Les troupes n'ont été, jusqu'à présent, mal reçues nulle part.

Les Américains ont occupé Trèves le 2 décembre. Entrés dans la ville musquée en tête, ils n'y trouvèrent plus de soldats allemands : ces derniers avaient évacué la place plusieurs jours auparavant. Le chef de la municipalité se mit sans difficulté à la disposition du commandement américain ; le comité révolutionnaire local chercha, de son côté, à entrer en rapports avec les occupants, mais le général Buston Brown refusa formellement de recevoir ses délégués. Les habitants, rangés sur le passage de nos amis, ne se livrèrent à aucune manifestation : à vrai dire ils semblaient plus curieux qu'hostiles.

Pendant que le roi Albert I^{er} faisait son entrée solennelle à Liège, ses troupes occupaient la grande et célèbre cité d'Aix-la-Chapelle, peuplée de cent cinquante-six mille habitants, nœud important de voies ferrées et centre d'une riche région industrielle. Elle a été sous la domination française : c'est l'ancien chef-lieu, pendant l'Empire, du département de la Roër. Là aussi le commandement belge a pris contact avec la population par voie de proclamation ; et la première apposée dans la ville reproduisait mot pour mot celle par laquelle le trop fameux von Bissing fit savoir aux Bruxellois ce qu'il allait exiger d'eux. Ainsi les humiliations, les vexations gratuitement imposées naguère aux habitants de Bruxelles sont imposées aujourd'hui aux habitants d'Aix-la-Chapelle ; ce n'est que justice ; les Boches, d'ailleurs, subissent tout sans murmurer.

Les Français marchent sur Mayence dont l'occupation leur est réservée. Dans les proclamations adressées par le général Gérard à ses troupes sur le point d'entrer dans le Palatinat, et aux habitants de cette province, on retrouve la grandeur d'idées et la puissance d'accents qui faisaient le fond de l'éloquence des généraux de la Révolution.

Quant aux Britanniques c'est vers Cologne qu'ils se dirigent ; le maréchal Douglas Haig a tenu, lui aussi, aux Allemands un langage qui n'admet aucune équivoque sur la conduite qu'ils ont à tenir.

La livraison du matériel que l'Allemagne doit verser aux alliés en vertu de l'article 7 de l'armistice ne s'effectue pas avec autant de facilité que l'occupation du territoire. Cet article, très long et très précis, stipule que « 5.000 locomotives montées et 150.000 wagons en bon état de roulement et pourvus de tous les rechanges et agrès nécessaires » seront remis aux alliés dans le délai de trente et un jours après la signature de l'armis-

tice. Une commission interalliée, qui siège à Bruxelles, a pour mission de recevoir ce matériel et de le répartir comme suit : un tiers à la France, deux tiers à la Belgique et à l'Angleterre. A la date du 4 décembre il n'avait été livré de ce matériel qu'une quantité relativement minime. L'Allemagne, sous divers prétextes, demandait une prolongation du délai de livraison qui doit expirer le 17 décembre. Il va de soi que si ce délai était accordé, l'ouverture des négociations de paix serait reculée d'autant. Mais les Boches craignent qu'il ne le soit pas et que le maréchal Foch ne prenne le parti d'aller chercher à Berlin ce qu'on ne lui livre pas suffisamment vite à Bruxelles.

La flotte aérienne allemande n'a pas été oubliée dans l'armistice : l'article 4 stipule qu'il doit être livré aux alliés 1.700 appareils, avions de chasse et de bombardement en bon état.

Au début de juillet, les Boches possédaient environ 3.000 appareils dont 1.530 avions de chasse et 156 avions de bombardement ; ils en ont perdu environ 500 entre le 15 juillet et le 11 novembre : il leur en resterait donc, en nombre rond, 2.500, sur lesquels 1.700 seront livrés aux alliés. Ils n'en auront plus guère alors que 800. Mais un comité révolutionnaire ayant trouvé très patriotique de saboter 150 appareils qui étaient réunis près de Stuttgart pour nous être livrés, il est vraisemblable que notre commandement exigera quand même la remise du nombre convenu d'avions en bon état, de sorte que la destruction de ces 150 réduit d'autant le nombre de ceux qui devaient rester à l'Allemagne.

Les clauses navales de l'armistice étaient, en ce qui concerne le matériel flottant, à peu près complètement remplies à la date du 5. Tous les bâtiments de surface avaient été livrés à l'exception du cuirassé *Kaenig* et du petit croiseur *Dresden* qui étaient en réparations et devaient être conduits en Angleterre incessamment. Cent vingt-deux sous-marins avaient été livrés. Le dragage des mines dans la Baltique se poursuivait normalement : les Belt étaient libres.

Une escadre britannique était, le 5 décembre, près d'arriver à Kiel, portant l'amiral Montague Browning, qui préside la commission navale des alliés et à ce titre devra assurer l'exécution des conditions de l'armistice dans les ports de guerre allemands. Une demande d'atténuation des conditions de l'armistice naval, formulée par les Boches, a été rejetée par l'Entente.

Le 5 décembre, le roi Albert I^{er}, la reine Elisabeth et leur fils, le prince Léopold, ont été reçus à Paris aux acclamations de la population qui, au nom de la France, saluait de tout cœur en eux des alliés dont la loyauté et la bravoure feront toujours l'admiration du monde civilisé.



Le territoire que les Alliés vont occuper en Allemagne est de 32.000 kil. carrés ; le territoire que les Allemands occupèrent en France mesurait 41.000 kil. carrés.

NOTRE COUVERTURE

LE COLONEL HOUSE

Le colonel House est venu en France, en 1917, comme chef de la mission américaine auprès du Comité interallié, dans lequel il représentait le président Wilson dont il est depuis longtemps l'ami intime et le conseiller écouté.

C'est par les services qu'il rendit à l'état-major du Texas que le colonel House acquit le titre sous lequel on le désigne. Ayant dépassé la cinquantaine, jouissant d'une fort belle situation, c'est uniquement par dévouement à son pays et au président que le colonel House s'est, sur le tard, adonné à la politique. A plusieurs reprises, M. Wilson le chargea de missions diplomatiques en Europe. C'est lui que M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, chargea de prévenir le président que l'Allemagne préparait en secret la guerre sous-marine à outrance. Ses rapports, étayés sur les observations exactes et judicieuses qu'il avait faites en Europe, furent décisifs dans l'esprit du président et amenèrent l'adoption des mesures qui devaient accompagner la prochaine entrée en guerre des Etats-Unis, à laquelle la civilisation doit son salut. Pour suivre les négociations relatives à la paix qui vont s'ouvrir, le président Wilson a un collaborateur averti et précieux dans la personne du colonel House qui, de plus, est un sincère ami de la France.

LES DERNIÈRES BATAILLES DE LA GUERRE ⁽¹⁾

DU 1^{er} AU 11 NOVEMBRE 1918

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major

Les armées allemandes reculaient de partout.

Au 1^{er} novembre elles avaient dû abandonner au nord les terrains entre la Lys et l'Escaut ; ce dernier fleuve avait été franchi par les armées alliées vers Audenarde et Melden. Il formait encore une barrière entre ces points et Condé-sur-l'Escaut, et l'ennemi tâchait de se maintenir sur la rive droite du cours d'eau. C'était sa dernière défense en avant de Bruxelles.

Au centre, les armées britanniques avaient enlevé Valenciennes, le Quesnoy et s'approchaient de Landrecies sur la Sambre.

Plus au sud, les armées françaises bordaient l'Oise jusqu'à Guise, étaient sur la Serre, sur l'Aisne ; enfin l'armée américaine débouchait des terrains forestiers entre l'Aisne et la Meuse.

La menace se précisait donc sur toute la ligne.

Acculés aux grandes forêts des Ardennes, dans les terrains entre Sambre et Meuse, les nombreux bataillons allemands pourraient-ils s'écouler sans désastre et serait-il possible de tenter la traversée de la Meuse devant l'activité croissante des armées alliées ?...

C'était le problème angoissant qu'avait à résoudre en ce moment le commandement suprême ennemi.

La situation des armées allemandes était, en effet, absolument critique. De Bruxelles à Sedan il y a 125 kilomètres à peine à vol d'oiseau. L'ennemi aurait-il l'espace nécessaire pour faire passer ses millions d'hommes, ses grosses et lourdes colonnes, son immense matériel, ses multiples impédiments, ses formidables approvisionnements accumulés depuis quatre années sur le front occidental ?

Bien que combattant encore avec ténacité et vaillance, les soldats allemands donnaient des indices fréquents d'usure, d'abaissement moral, de lassitude. Les prisonniers devenaient plus nombreux ; les routes étaient couvertes de matériel abandonné ; on trouvait des dépôts de munitions, des parcs d'artillerie intacts, qu'on n'avait pu détruire. D'autre part, le Boche était moins arrogant ; il devenait même souple et timide vis-à-vis des habitants ; c'étaient incontestablement les signes précurseurs de la défaite...

Le maréchal Foch n'avait pas desserré son étreinte.

Le groupe des armées du Nord (roi Albert de Belgique) s'avancait menaçant sur l'Escaut qu'il avait déjà traversé. Gand, situé au confluent de la Lys et de l'Escaut, la grande ville flamande de plus de cent mille habitants, allait être occupée par les armées alliées. Ces dernières abordaient la rive droite de l'Escaut à Edelaere, à Coppenberg, à Celles. Le saillant ennemi de Tournai se trouvait donc encerclé par le nord et ne devait pas longtemps résister, d'autant plus que, dans la direction de Valenciennes, les armées britanniques avaient réalisé de très notables progrès.

Le groupe des armées du Centre (armées britanniques, 1^{re} armée française), maintenu pendant quelque temps sur la ligne Valenciennes-Landrecies, venait à la date du 2 novembre de crever le front ennemi.

Valenciennes avait été enlevée et occupée par les Canadiens (2 novembre) ; Le Quesnoy, entouré par les 5^e et 13^e corps anglais, avait été pris le 4 novembre.

La forêt Mormal, aux abords de laquelle les Britanniques avaient lutté avec tant de vaillance, venait d'être percée ; la 17^e division anglaise était à Locquignol, la 25^e division, au nord de Soyères, marchait sur la Sambre.

Le 26 novembre, le front des Britanniques se jalonne de l'Escaut (Condé-sur-Escaut) à la Sambre, en passant par Quiévrain, Angres, Bavay, Aulnoye. L'armée Debeney, qui a occupé Guise le 5 novembre, s'est avancée vers la forêt de Nouvion le 6.

Le 7 novembre, le groupe des armées du Centre atteint la ligne du canal de Mons (rivière de la Trouille) à l'Oise ; l'armée Debeney a dépassé la Capelle. C'est à 4 kilomètres à l'est de cette ville, dans une petite bourgade du nom d'Haudroy, que les parlementaires allemands venant solliciter l'armistice franchiront, le 7 novembre au soir, les lignes françaises.

Mais les progrès des armées alliées s'accroissent encore les jours suivants. Le 8 novembre, les Britanniques entrent dans Maubeuge, le grand camp retranché qui, en 1914, avait résisté aux Allemands durant douze jours de bombardement et qui, en 1918, venait d'être livré après deux jours d'attaque.

La 1^{re} armée britannique est, le 10, aux portes de Mons ; les 3^e et 4^e bordent la Trouille et le Soire. L'armée Debeney a dépassé Fourmies

le 8 ; elle atteint la forêt de Trelon le 9 ; elle est en face de Chimay le 10.

Ainsi, à cette date du 10 novembre, veille de l'armistice, le groupe du Centre pointe résolument sur la Sambre et refoule l'ennemi dans l'entonnoir formé par les deux cours d'eau de Sambre et Meuse. C'est l'accul définitif vers la barrière de la Meuse qui, au sud, est tenue par les armées franco-américaines.

En effet, le groupe du Sud (armées Mangin, Guillaumat, Gouraud, armée américaine) s'est résolument porté en avant dès le 1^{er} novembre.

L'armée Guillaumat a dépassé les plaines de Sissonne et marche sur Montcornet ; sur sa droite, elle tourne la position de Chaumont-Porcien et va faciliter à l'armée Gouraud son débouché de l'Aisne ; cette dernière a franchi la rivière à Rethel, à Attigny le 5 novembre et, le 6, se trouve déjà sur Vauxelles, Aubencourt, Ecurdal, Chagny. Le canal des Ardennes a été traversé et, de concert avec l'armée américaine, nos troupes s'élèvent vers le nord dans la direction de la Meuse.

L'armée américaine, un instant retenue dans les massifs boisés entre Aisne et Meuse, prend dès lors sa revanche et progresse à pas de géants.

Le 2 novembre, elle est à Buzancy ; le 4, à Beaumont, ayant traversé la forêt de Dieulet, cette même forêt où, en 1870, l'armée allemande surprenait le 5^e corps français bivouaqué sans avant-postes dans Beaumont.

Le 6 novembre, l'armée américaine arrive à la Meuse, à Sedan !

Sedan, ironie amère de la destinée, rapprochement tragique des circonstances... C'est devant Sedan que l'armistice de guerre arrêtera les progrès des armées du Sud. Là, en face de ce terrain où s'écroula, en 1870, la puissance de la France, là même les Allemands, battus en 1918,

repasseront la Meuse et ne devront leur salut qu'à la signature de l'armistice de guerre.

Le 8 novembre, les armées américaines bordaient le grand fleuve de Stenay à Sedan, à Donchery. Les armées françaises, d'autre part, encerclaient Mézières et Charleville le 9 et le 10 novembre. La division italienne était entrée à la même date dans Rocroy.

Ainsi sur le front occidental les armées alliées progressaient rapidement. L'ennemi reculait, abandonnant dans sa précipitation et son matériel et ses dépôts de munitions. Dans la terreur de voir se produire le désastre, il activait ses propositions de suspension d'armes et en station de Rethondes, dans le train garé sur la voie, les plénipotentiaires allemands attendaient avec anxiété les conditions d'armistice imposées par les gouvernements de l'Entente. Ces conditions ne devaient être acceptées que le

11 novembre au matin et l'armistice devait commencer à courir le 11 à midi.

Dans la journée du 10 et la nuit du 11, les Allemands n'avaient pas oublié de couvrir de leurs obus asphyxiants les deux villes de Mézières et de Charleville encore occupées par plus de 22.000 civils !...

La grande guerre prenait fin. L'Allemagne vaincue devait mettre bas les armes ; mais jusqu'au dernier jour ses armées s'étaient couvertes de honte et de déshonneur en employant des procédés que réprouvent toutes les nations civilisées.

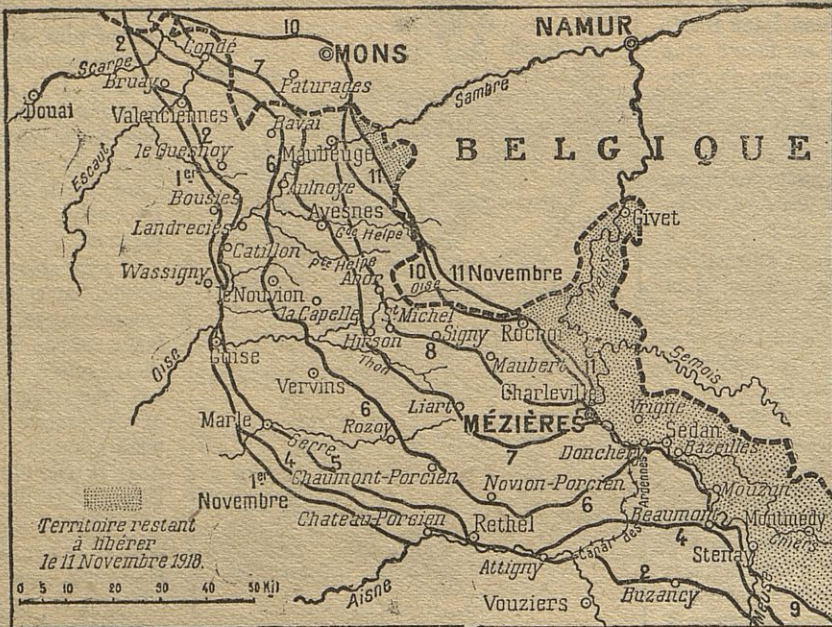
Il est nécessaire, en présence d'une campagne qui se poursuit outre-Rhin, d'insister sur ce fait essentiel : l'Allemagne a été battue sur le champ de bataille. C'est parce que ses soldats ont été vaincus sur la Marne, puis sur l'Aisne que ses alliés se sont rendus à merci ; c'est parce que ses armées étaient, au 11 novembre, acculées à un désastre sans pareil dans l'Histoire, qu'elle a accepté toutes les clauses de l'armistice ; c'est parce que Hindenburg a été vaincu par Foch que les armées alliées foulent aujourd'hui le sol allemand.

Et le maréchal Foch a pu prononcer à Londres les paroles suivantes qui sont la conclusion de cette magnifique campagne de quatre mois :

« La victoire n'a été possible que le jour où un homme a pu dire : En avant ! à tout le monde. Plus nous allions, plus la défaite de l'ennemi s'accroissait avec une rapidité toujours plus grande. J'ai dit, il y a déjà très longtemps, que la victoire est comme une boule roulant sur un plan incliné. Elle commence lentement, puis se précipite. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour la précipiter et nous allions en finir avec l'ennemi quand il a demandé l'armistice.

» Il a accepté toutes les conditions que nous lui avons imposées, et moi je les apprécie. »

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202, 204, 205, 208, 209, 210, 211 et 216 du *Pays de France*.



L'AVANCE DES ARMÉES ALLIÉES DU 1^{er} AU 11 NOVEMBRE.

EN L'HONNEUR DES MORTS GLORIEUX DE 1870



L'anniversaire des combats qui se livrèrent à Champigny le 30 novembre et le 2 décembre 1870 coïncide cette année avec la victoire que la France et ses alliés viennent de remporter sur l'Allemagne. Aussi la cérémonie de la commémoration de ces événements a-t-elle été, le 1^{er} décembre, accompagnée de manifestations plus importantes encore que de coutume. Le président de la République y assistait, et une foule immense écouta avec recueillement son discours. Ce jour-là, pour la première fois depuis quarante-huit ans, on pouvait dire avec certitude à cet anniversaire que les soldats qui, en 1870, tombèrent sur les champs de bataille n'ont pas donné en vain leur sang généreux.

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"

Les premiers fanions nous sont arrivés. C'est avec émotion que nous avons déplié ces morceaux de soie qui, nous en avons la conviction par les lettres touchantes qui nous sont adressées et qui les accompagnaient, ont été exécutés avec un zèle qu'activait la sympathie la plus vive pour les combattants américains à qui ils sont destinés. Tous sont plus jolis les uns que les autres et le jury, qui se réunira en janvier pour les examiner, sera certainement très intéressé par les exécutions des modèles les plus variés.

Un certain nombre de nos lectrices tenant essentiellement à offrir leur fanion monté sur une hampe, nous indiquons à toutes les adhérentes que cela n'est pas indispensable, mais qu'évidemment c'est un enjolivement, surtout si une cordelière dorée permet de l'accrocher. La hampe, bien entendu, est faite d'un court cylindre de cuivre de la hauteur du fanion, terminé par deux pommes de pin, en cuivre également.

Nous nous excusons ici du retard qui a été apporté dans cer-

taines expéditions de calques de maquettes de fanions, ceux-ci nous ayant été demandés en si grand nombre que notre service artistique a été dans l'impossibilité de satisfaire rapidement aux demandes de nos adhérentes ; mais dorénavant nos collaboratrices de la dernière heure, qu'elles choisissent parmi nos premiers ou nos derniers modèles, recevront sans retard le calque de leur choix. En attendant les multiples oriflammes aux vives couleurs, nous disons une fois de plus à nos adhérentes : Femmes de la France victorieuse, à l'œuvre pour nos alliés si longtemps exilés de leurs foyers, à l'œuvre afin qu'il n'y ait pas une escadrille qui ne remporte de l'autre côté de l'Océan un témoignage matériel de votre douce pensée.

CLAUDE ORCEL.

N.-B. — Nous rappelons aux adhérentes aux fanions du Pays de France qu'il est indispensable de doubler les fanions.

LE TÉMOIGNAGE DES RUINES



Ce n'est pas seulement les grandes villes martyrisées, les magnifiques cathédrales victimes de la rage des Barbares qu'il faudra montrer au président Wilson lorsqu'il visitera nos régions dévastées ; la vue des pauvres villages où il ne reste plus que des décombres et des humbles églises démolies fera une impression peut-être plus forte encore sur l'esprit du chef de la République des Etats-Unis. Ainsi cette église de Bourlon, dans le Pas-de-Calais, est un témoignage avec mille autres de la fureur de destruction des Allemands.

LE ROI ET LA REINE DES BELGES FONT LEUR ENTRÉE SOLENNELLE A LIÈGE



La région et la ville de Liège ont tout particulièrement souffert de l'occupation allemande dont elles ont subi tous les excès. Nulle part le pillage n'a été aussi complet, la population aussi maltraitée. Aussi les habitants de Liège ont-ils fait au roi Albert et à la reine, lors de leur entrée solennelle le 30 novembre, une réception qui dépasse tout ce que les autres villes de Belgique ont vu depuis l'armistice. Voici le roi avec, à sa droite, la bonne et gracieuse reine Elisabeth et, à sa gauche, l'héroïque défenseur de Liège en 1914, le général Lemahieu, qui est resté quatre ans prisonnier des Boches. Les régiments dont, au cours de cette solennité, on admira le défilé sont ceux qui, aux premiers jours de la guerre, contribuèrent à arrêter la ruée allemande, en défendant Liège avec l'héroïsme qui valut à la ville d'être décorée de la Légion d'honneur.

LA REINE ÉLISABETH DANS LA SALLE D'OPERATION D'UN HOPITAL DU FRONT



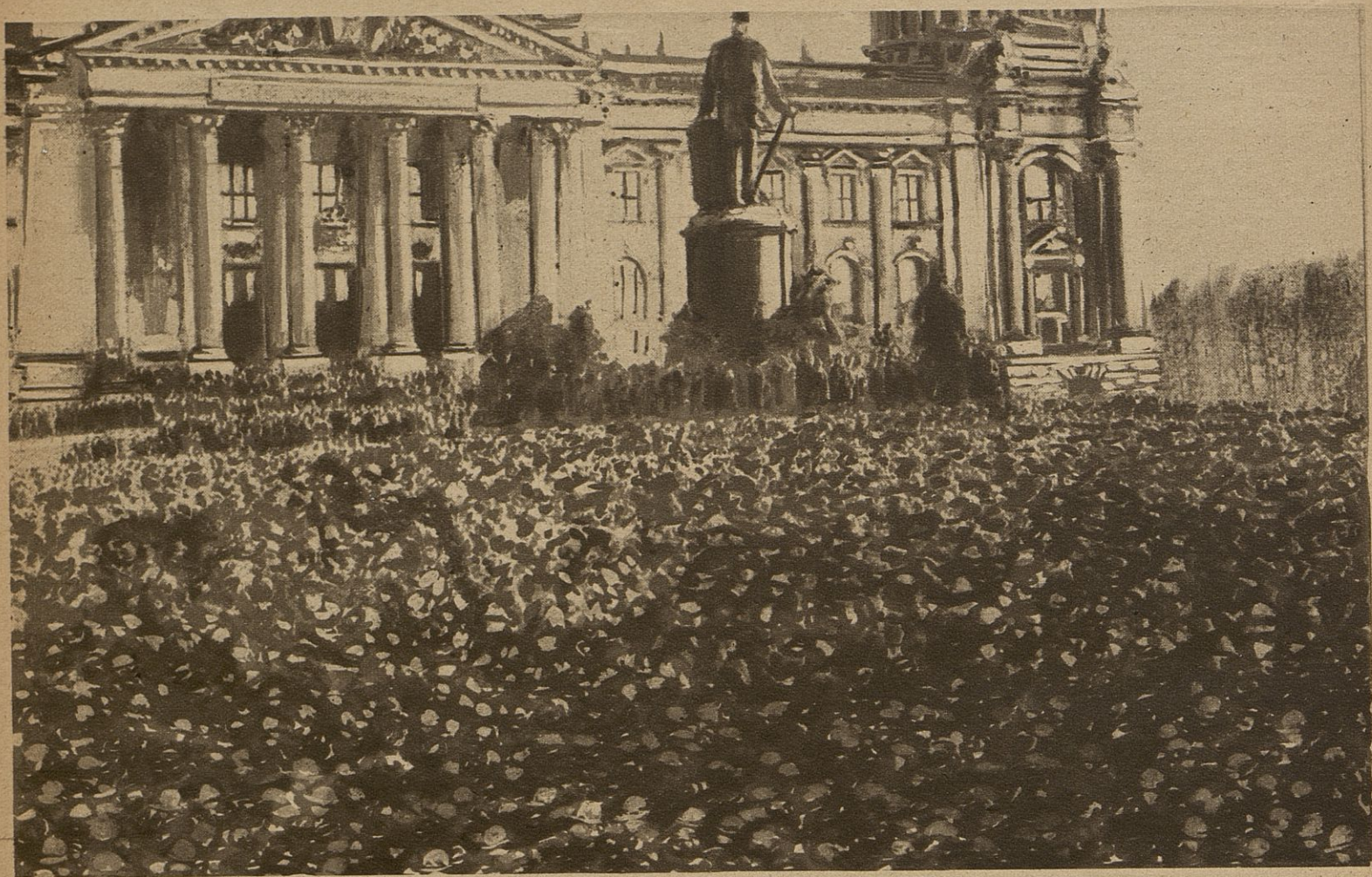
La reine Elisabeth, qui a été accueillie par la population parisienne avec un si chaleureux enthousiasme, avait déjà conquis le cœur de tous les Français; on savait que la gracieuse souveraine, pendant les quatre années de l'horrible guerre, s'était dévouée aux soins des blessés; alors que le roi Albert demeurait au milieu de ses soldats, elle ne quittait point les hôpitaux du front; nombreux furent les soldats français qui la virent, souriante et douce, à leur chevet; aussi la France reconnaissante a-t-elle voulu l'acclamer en même temps que son héroïque mari. Cette photographie, prise récemment, montre la reine Elisabeth dans la salle d'opération d'un hôpital belge; sous le costume d'infirmière, qu'elle n'a guère quitté depuis le début des hostilités, elle assiste le chirurgien qui opère un blessé.

LES SOUVERAINS BELGES ACCLAMÉS A PARIS



Paris a manifesté, le 5 décembre, par l'enthousiasme avec lequel il a acclamé la visite des souverains belges, l'affection inaltérable qui unit la France et la Belgique et l'admiration qu'il garde pour la vaillante armée belge qui s'est magnifiquement sacrifiée pour sauver l'honneur et l'indépendance de son pays. Voici, dans le cortège, avec M^{me} Poincaré, la gracieuse reine Elisabeth que la foule a longuement saluée de ses ovations. Dans le médaillon, le roi-soldat qui est aussi populaire en France qu'en Belgique. Le prince héritier, duc de Brabant, accompagnait les souverains.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION A BERLIN



Les troubles sont quotidiens à Berlin, où de fréquents conflits mettent les partisans de l'ancien régime aux prises avec ceux du nouveau ; ce n'est pas sans stupeur que l'on voit les Boches, naguère encore si disciplinés, afficher aujourd'hui l'état d'esprit le plus outrancier. Lorsque Scheidemann, juché sur le socle de la statue de Bismarck devant le Reichstag, comme on le voit ici, prononça un discours révolutionnaire, une foule nombreuse l'acclama.



Du jour où la défaite totale des armées impériales leur fut connue, les Allemands se donnèrent l'air d'ardents révolutionnaires. C'est dans la flotte, qui avait pourtant été l'objet de toute la sollicitude du kaiser, que se firent jour les premiers symptômes de la révolution. Et lorsque le nouveau gouvernement résolut de faire occuper militairement le palais impérial à Berlin, cette tâche fut confiée à des marins, que voici allant en prendre possession.

L'EX-KAISER ET SON FILS EN HOLLANDE



Au milieu d'un groupe d'officiers, Guillaume II attend à la gare de Rijsden le train qui va l'emporter en Hollande vers le château d'Amerongen, sa résidence actuelle : il y fut copieusement sifflé.



Voici la maison qui a été affectée à la résidence de l'ex-kronprinz dans le petit village de Osterland, dans le nord de l'île de Wieringen ; c'est un presbytère ; on y a apporté une grande quantité de meubles.



Devant la défaite de ses armées, le kaiser a fui ; il n'a pas eu le geste que l'on pouvait attendre de celui qui plastronna si longtemps à la face du monde : il s'est piteusement réfugié en Hollande. Son digne rejeton l'a suivi et sur la photographie du bas de la page on voit l'ex-kronprinz à bord du remorqueur qui le conduit dans l'île où il a été interné ; il est au premier plan, coiffé d'une casquette de voyage, les mains dans les poches de son pardessus à col de fourrure.

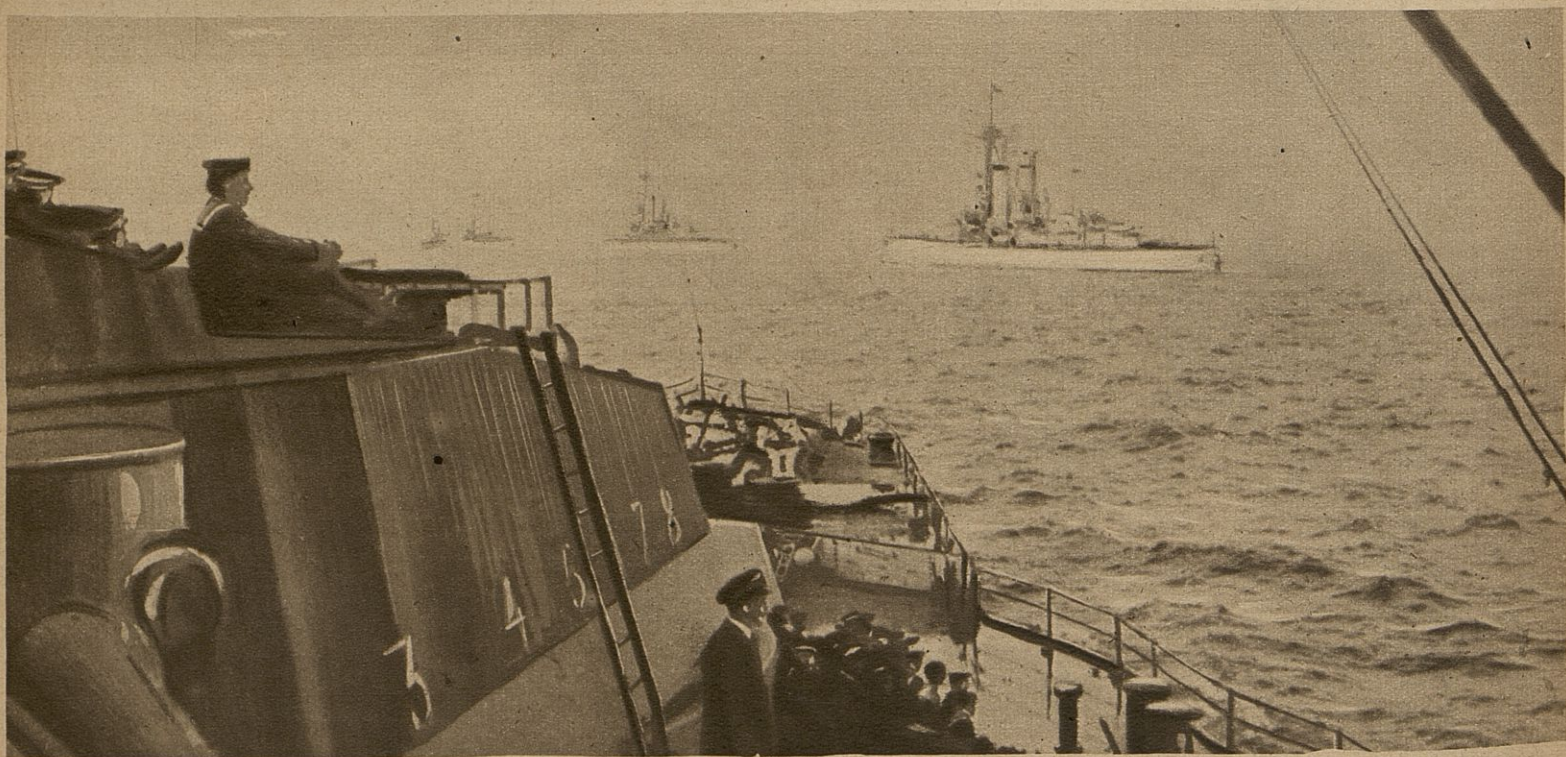
LE TRIOMPHE DE LA MARINE BRITANNIQUE



L'arrivée au rendez-vous, dans la mer du Nord, de la flotte allemande venant se rendre à la marine britannique.

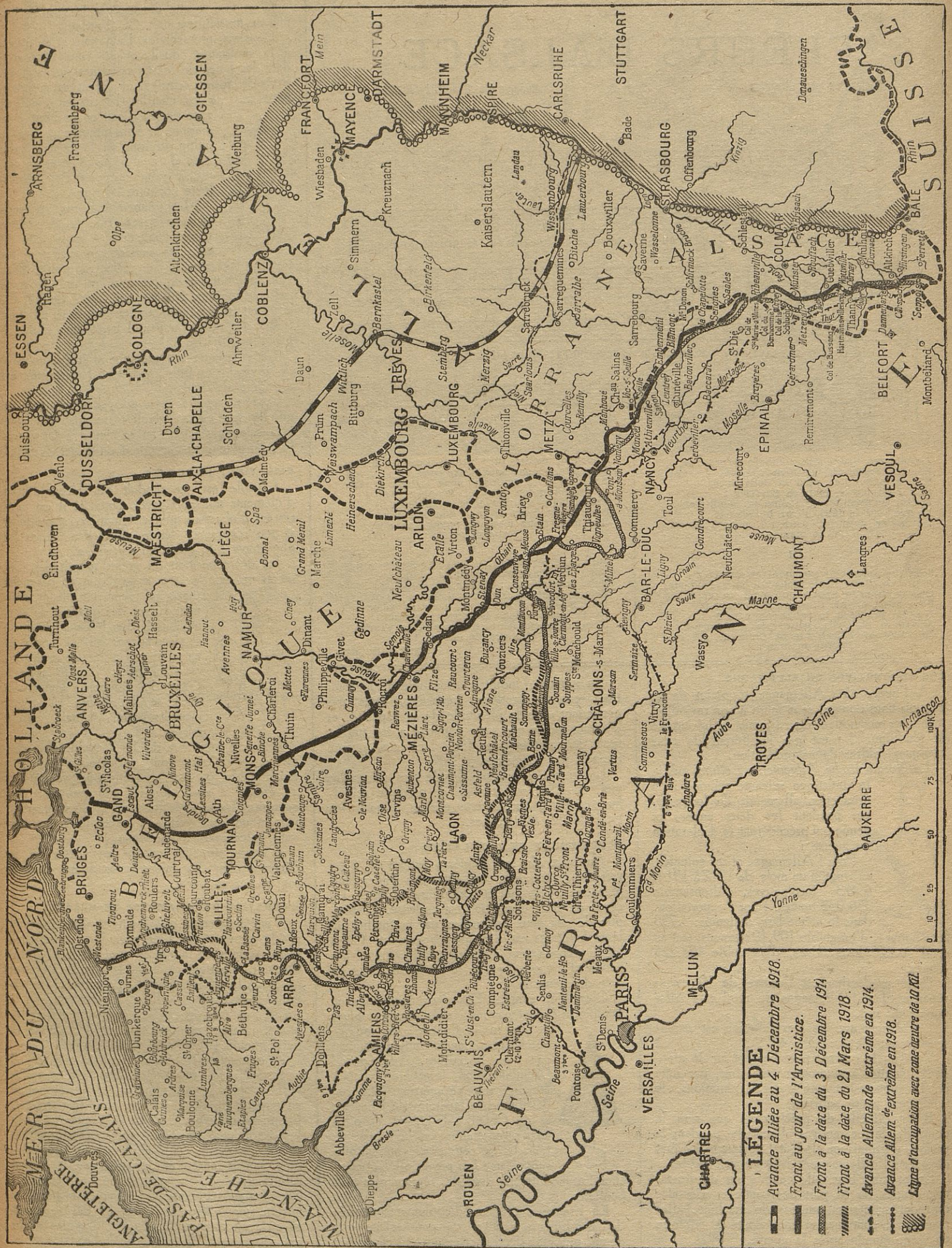


Un des plus beaux superdreadnoughts allemands, le « Kaiser », de 28.000 tonnes, vu du « Marlborough ».



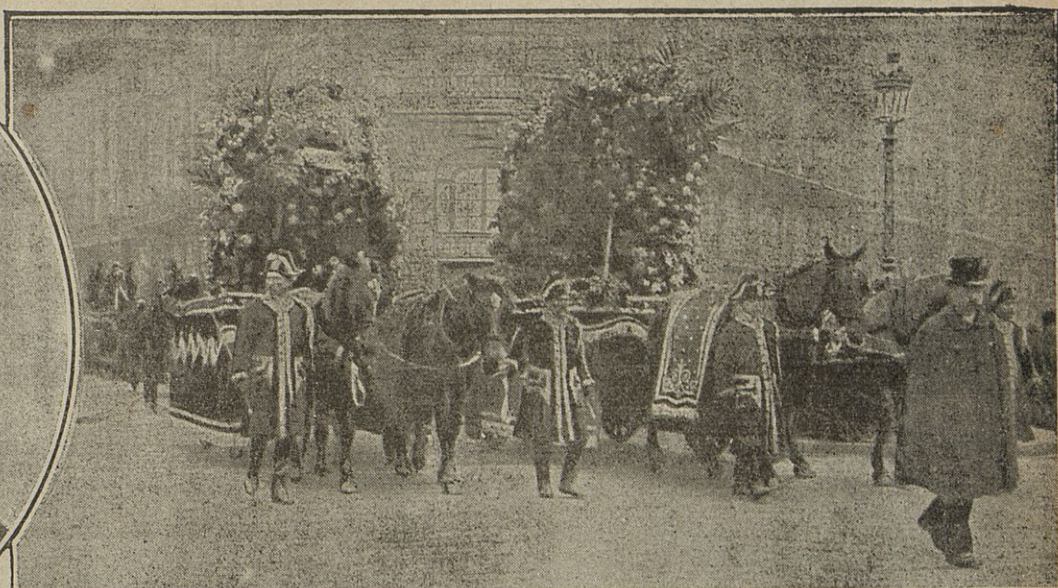
C'est en pleine mer, à une quarantaine de milles de l'île de May, en face de l'entrée du Firth of Forth, que la flotte allemande vint, en exécution des clauses navales de l'armistice, se rendre, le 21 novembre, à l'amiral Beatty qui l'attendait là, à la tête d'une flotte immense où étaient représentées toutes les marines alliées. Ces photographies ont été prises du vaisseau britannique « Marlborough » par notre envoyé spécial.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (l'avance des armées alliées)

LES OBSÈQUES D'EDMOND ROSTAND



Edmond Rostand a succombé, le 2 décembre, des suites de la grippe. Né à Marseille le 1^{er} avril 1868, le glorieux auteur des « Romanesques », de « la Princesse lointaine », de « la Samaritaine », de « Cyrano de Bergerac », de « l'Aiglon », de « Chantecler », fut élu à l'Académie française le 30 mai 1901 à la suite du prodigieux succès de « Cyrano de Bergerac ». Ses obsèques ont eu lieu le 4 décembre au milieu d'une affluence considérable.

SUR LE FRONT ORIENTAL

En Russie, la terreur et la famine continuent à désoler les grands centres et notamment Petrograd, où les excès du bolchevisme dépassent tout ce qu'on peut imaginer. On peut espérer, cependant, que cette anarchie touche à sa fin. Il y a bien toujours une tourbe nombreuse qui soutient le régime bolchevik dont elle vit, mais on voit apparaître dans les diverses classes de la population des symptômes d'une réaction prochaine. D'autre part, la liberté de navigation dans la Baltique, rendue aux alliés par l'armistice, permettra bientôt à ces derniers de prendre les mesures nécessaires pour faire cesser une situation qui n'a que trop duré.

A Riga a été proclamée, le 23 novembre, la république de Lithuanie dont le président est M. Karl Ullmann. La ville de Lemberg a proclamé, par l'organe de son conseil municipal, sa réunion à la république de Pologne. Vers le 1^{er} décembre le gouvernement polonais a sommé, par un ultimatum, le gouvernement allemand de retirer immédiatement du territoire polonais tous les soldats boches qui s'y trouvent et y commettent des crimes effroyables.

En Roumanie, le roi, la famille royale et le gouvernement se sont définitivement réinstallés à Bucarest, le 30 novembre. Le comité national

roumain de Transylvanie, du banat de Crishana et de Maramuresch a proclamé l'union des provinces roumaines au royaume de Roumanie.

Le gouvernement serbe et les ministres alliés accrédités avaient, à la date du 29 novembre, quitté Corfou pour aller s'installer à Belgrade qui est dès maintenant la capitale d'une grande Serbie. En effet, les Yougo-Slaves ont voté leur réunion à l'Etat serbe et, après eux, les Monténégrins, dans la séance de l'Assemblée Nationale du 1^{er} décembre, à Podgoritzza, après avoir déposé le roi Nicolas I^{er}, ont décidé de se réunir eux aussi à la Serbie. Ainsi le petit royaume des Karageorgevitch, après avoir traversé héroïquement les vicissitudes les plus tragiques et été entièrement occupé et ravagé par les bandes avides de nos ennemis communs, sort considérablement agrandi de la guerre qui devait, dans la pensée de ceux qui l'ont déchaînée, amener son démembrement.

En Turquie, l'armistice s'exécute normalement. Le général Franchet d'Espérey, qui est retourné, le 28 novembre, à Constantinople, a été reçu avec des acclamations par la population, heureuse d'être délivrée de ses exigeants et despotiques alliés, les Allemands. L'escadre alliée a pris livraison, à Sébastopol, d'un cuirassé russe, de cinq destroyers, de cinq sous-marins et de quatorze navires de commerce allemands.

Les trois pachas Enver, Talaat et Djemal ainsi que trois autres Jeunes-Turcs importants ont été, à la demande du gouvernement ottoman, arrêtés à Berlin où ils s'étaient réfugiés.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 216 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 9 et intitulé : « Paris acclame le roi d'Angleterre. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

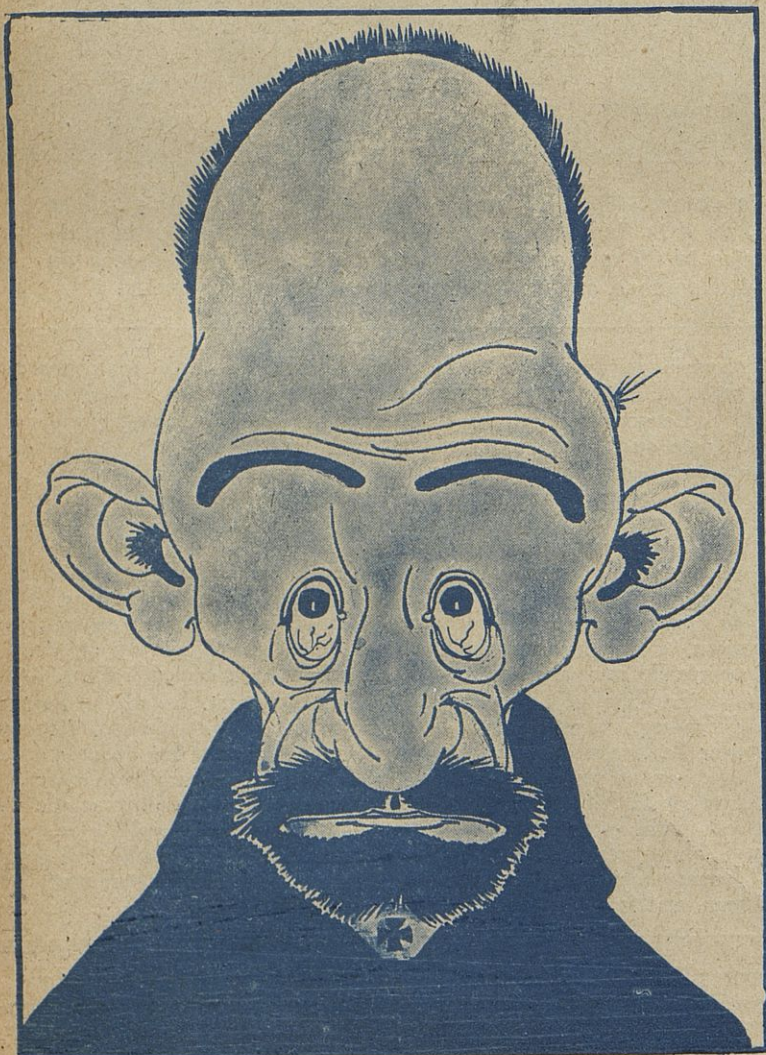
QUELQUES TÊTES DE BOLCHEVIKS



KALENINE
chef de la communauté de Petrograd.



ZARINE
président du tribunal révolutionnaire.



TCHITCHERINE
délégué aux affaires étrangères.



SVERDLOF
président des Soviets.